



**HAL**  
open science

## **Penser l'égalité et la différence des sexes avec les lecteurs et les lectrices chez Stendhal**

Marie Baudry

► **To cite this version:**

Marie Baudry. Penser l'égalité et la différence des sexes avec les lecteurs et les lectrices chez Stendhal. *Revue Stendhal*, 2023, 4, pp.142 - 153. <10.4000/stendhal.308>. <hal-05036442>

**HAL Id: hal-05036442**

**<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-05036442v1>**

Submitted on 16 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



---

# Penser l'égalité et la différence des sexes avec les lecteurs et les lectrices chez Stendhal

*Thinking gender equality and difference with stendhalian masculine and feminine readers*

**Marie Baudry**

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/stendhal/308>

DOI : [10.4000/stendhal.308](https://doi.org/10.4000/stendhal.308)

ISSN : 3003-437X

**Éditeur**

Presses Sorbonne Nouvelle

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2023

Pagination : 142-153

ISBN : 9782379061110

ISSN : 2727-232X

**Référence électronique**

Marie Baudry, « Penser l'égalité et la différence des sexes avec les lecteurs et les lectrices chez Stendhal », *Revue Stendhal* [En ligne], 4 | 2023, mis en ligne le 01 janvier 2024, consulté le 21 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/stendhal/308> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/stendhal.308>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 mars 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Penser l'égalité et la différence des sexes avec les lecteurs et les lectrices chez Stendhal

*Thinking gender equality and difference with stendhalian masculine and feminine readers*

**Marie Baudry**

---

- 1 Dans les romans de Stendhal, et même plus avant, dès la façon que Stendhal a de concevoir « l'éducation », de sa sœur Pauline par exemple, un principe domine : celui d'un partage égalitaire *de et par* la lecture. Égalité, d'abord, entre des textes de genres et de qualité fort variés : tous peuvent favoriser l'ascension sociale, l'acculturation, c'est-à-dire, aussi, l'émancipation. Rappelons-nous par exemple Lamiel faisant feu de tout bois, des *Quatre fils Aymon* aux tragédies et comédies qu'elle va voir à Paris, de la lecture imposée de *La Quotidienne* à celle de *La Gazette des Tribunaux*<sup>1</sup>. Cette égalité des lectures entre elles concourt à la possibilité de l'égalité sociale : le fils du menuisier illettré va pouvoir réclamer qu'on le traite sur un pied d'égalité, et non en domestique, en s'appuyant sur sa lecture des *Confessions* qui lui sera en cette occasion d'un plus grand secours encore que celle du *Mémorial* ou des *Bulletins de la Grande armée*<sup>2</sup>.
- 2 Plus étonnant encore, cette égalité ne fait pas que réaliser les promesses sociales (et masculines) ouvertes par la Révolution et la *Déclaration des droits de l'homme* : elle est, aussi, promesse d'égalité entre les sexes. Contrairement à ce qu'une grande partie du siècle va constituer sur le modèle des héroïnes balzaciennes, et plus encore d'Emma Bovary, à savoir le type de l'héroïne lectrice de romans (perdue, le plus souvent, par ceux-ci), les personnages lecteurs et lectrices partagent chez Stendhal leurs lectures, sans spécialisation de genre – ni genre littéraire (le roman n'y est pas l'apanage des femmes), ni genre (*gender*). Julien a lu (et se sert de) *La Nouvelle Héloïse* (quand il veut séduire Amanda Binet), les lectures de Mathilde ne sont pas seulement romanesques (elle est abreuvée des *Mémoires* de Pierre de l'Étoile autant que des textes de Rousseau<sup>3</sup>) ; quant à M<sup>me</sup> de Rênal ou M<sup>me</sup> de Chasteller, il est fréquemment rappelé qu'à la différence même du « type » encore assez peu consistant de l'héroïne lectrice de

romans, celles-ci n'en ont presque jamais lus et ont gardé cette candeur que prisait Rousseau à l'orée de *La Nouvelle Héloïse* : « Jamais fille chaste n'a lu de romans<sup>4</sup>. »

- 3 Cette égalité entre les sexes, ou plutôt même cette indifférenciation de la question de la lecture dans la représentation des personnages de lecteurs et de lectrices et des aspirations nées des lectures qu'ils ou elles ont investies, suffirait à montrer la singularité – autant esthétique que politique – des romans de Stendhal dans le paysage romanesque de son temps<sup>5</sup>, singularité qu'il partage, non pas avec Balzac et Flaubert, mais sans doute bien plutôt avec Sand, chez qui l'on retrouvera un travail comparable autour de l'égalité des auto-éducations, et de l'entremêlement de la question sociale à la question des sexes<sup>6</sup>.
- 4 Ce que je voudrais toutefois interroger ici, c'est pourtant moins cette égalité ou cette indifférence au genre des lecteurs et des lectures chez Stendhal, que les formes complexes que cette égalité va revêtir. Alors même que l'on pourrait penser que l'égalité devant le livre devrait assurer aux personnages stendhaliens des destinées comparables, leur sexe (genre) important peu, cette indifférenciation initiale dans les éducations (souvent solitaires) va pourtant produire, dans le roman, de la différence.
- 5 Pour le dire encore autrement : la différence de traitement entre les sexes des lecteurs, contrairement aux représentations qui auront cours dans la suite du siècle, n'est pas un point de départ chez Stendhal. Chez lui, les individus, hommes et femmes, ont, grâce aux livres, autant de chances de s'affranchir des destins auxquels on pourrait les croire assignés. Pour autant, la singularité des trajectoires des personnages aboutit à un partage des sexes, à une différenciation. L'égalité devant le livre ne produit pas des destins égaux, mais de la différence. Et cette différence est entée, non sur une différence ontologique (puisque les intelligences sont égales chez Stendhal), mais sur un donné social et des assignations historiques auxquels chaque sexe semble condamné<sup>7</sup>.

## Égalité des lectures, égalité des lecteurs et lectrices

- 6 Du côté masculin, Julien est sans doute le plus « plébéien » des héros masculins stendhaliens, pour reprendre les mots de Jacques Rancière<sup>8</sup>. Julien trouvera en Lamiel une sœur, elle aussi partie du plus bas de l'échelle sociale. Pour ces personnages partis de rien, les livres sont les premiers moteurs du rêve d'une ascension sociale, d'une sortie de leur milieu d'origine, et c'est pourquoi ils sont si déterminants (alors qu'ils seront plus négligeables, quoique non nuls, dans les destinées des personnages masculins déjà insérés dans la société, par la position paternelle – qu'on pense à Octave de Malivert ou à Lucien Leuwen). On retrouve toutefois chez des personnages féminins bien plus insérés socialement cette même détermination du destin romanesque par les livres – qu'on pense à Mathilde ou aux différentes incarnations de Mina/Tamira<sup>9</sup>.
- 7 Chez ces personnages stendhaliens, qu'ils soient d'origine populaire (Julien et Lamiel) ou notablement insérés dans la société, les lectures de jeunesse jouent ainsi un rôle comparable, tout à la fois définitoire et romanesque<sup>10</sup>.
- 8 Définitoire, puisque le personnage de lecteur ou de lectrice se singularise d'emblée dans le roman<sup>11</sup> par sa propension à lire, quand les autres ne lisent pas, ou récusent la lecture : Julien est lecteur, alors qu'il provient d'un milieu analphabète, il est même archi-lecteur, puisqu'il a assimilé la matière des textes antithétiques qu'il lit, au point

de savoir par cœur le Nouveau Testament, savoir qu'il exhibe, et de s'être fait du *Mémorial* et des *Bulletins de la Grande armée* son « coran<sup>12</sup> ». Lamiel est à peine apparue dans le roman éponyme qu'elle se met à dévorer, presque littéralement, les livres qu'elle trouve chez l'épicier :

Elle dévora, par exemple, à cause des amours de Didon, une vieille traduction en vers de l'*Énéide* de Virgile... [Un peu après l'épicier] lui donna en échange une demi-livre de raisins de Corinthe et l'histoire du *Grand Mandrin* puis celle de Monsieur Cartouche<sup>13</sup>.

Au chapitre suivant cette auto-éducation, elle deviendra lectrice de profession chez la duchesse de Miossens. Quant aux premiers portraits de Mathilde ou des Mina successives, ils s'ouvrent par la mention de leurs lectures et de l'influence qu'ont ces lectures sur elles : la deuxième fois que Julien et le lecteur rencontrent Mathilde, c'est dans la bibliothèque paternelle, « en papillotes » et habituée à y voler des livres ; Mina rachète et relit les « deux cents volumes » des « chefs d'œuvre de la littérature française » après avoir entendu le général faire le récit de ses campagnes en France<sup>14</sup>. L'inscription des lectures dans le roman stendhalien n'est en rien accessoire – ce n'est pas là un trait qui permettrait seulement de « situer » socialement les personnages ou de les singulariser ; tout au contraire, celles-ci guident, par leur inspiration et leur capacité imitative, les désirs et les aspirations des personnages qui vont tenter de s'y conformer – qu'il s'agisse des préceptes rousseauistes ou de la geste napoléonienne pour Julien, de l'idéal chevaleresque des ancêtres de Mathilde, de l'idéal romanesque et aventureux pour Lamiel ou encore d'un idéal philosophique et sentimental français pour les différentes Mina.

- 9 Cette définition par le livre engage la narration : les héros et héroïnes lecteurs chez Stendhal vont tout mettre en œuvre dans le roman pour être dignes de leur modèle livresque. *L'Imitation de Jésus-Christ* (si active dans *L'Envers de l'Histoire contemporaine* chez Balzac) s'est faite profane, à la manière de *Don Quichotte* : c'est à coup de sermons napoléoniens que Julien se saisit de la main de M<sup>me</sup> de Rênal et la garde à Vergy ; c'est à coup de rappels de l'histoire familiale et de l'histoire révolutionnaire que Mathilde force l'identification de Julien avec Boniface de La Mole ou Danton<sup>15</sup>. Cette imitation repose souvent sur une lecture littérale de tout ce qui tombe entre les mains de ces personnages, comme on s'en souvient avec Julien lecteur des *Confessions* ou comme le fera Lamiel avec l'amour et l'interdiction d'aller au bois dont parlent les romans autant que les adultes qui l'entourent<sup>16</sup>.
- 10 C'est donc à force de lire des textes que les personnages stendhaliens, masculins et féminins, vont gagner en épaisseur romanesque parce qu'ils vont devoir forcer le réel, lequel s'est très vite révélé décevant et empli, soit d'êtres timides, peu inventifs et trop respectueux des conventions les plus absurdes (l'entourage de Mathilde ou de Lamiel), soit d'êtres cyniques, cupides et grossiers, auxquels on ne peut se fier ni vouloir ressembler. Forcer le réel, c'est-à-dire, écrire son propre roman, se doter du destin digne d'un héros ; on se souvient de la fin de *Mina de Vanghel* : « Ce fut une âme trop ardente pour se contenter du réel de la vie<sup>17</sup>. » Julien commencera par s'amuser, puis s'agacera de ce « roman par lettres<sup>18</sup> » que devient sa relation avec Mathilde, et enfin devra s'adonner à cette stratégie quand il écrira son petit « roman russe » dans les mille et une lettres ennuyeuses qu'il s'est fait un devoir d'envoyer à M<sup>me</sup> de Fervaques<sup>19</sup>. Lamiel n'est pas en reste, elle ne cesse d'écrire et d'inventer des stratagèmes pour donner un peu de sel à l'histoire qui la lie au jeune Miossens. On retrouve semblable mouvement chez Mathilde (qui rejoue la geste héroïque de ses aïeux en se conformant

au geste mythique de Margot qui porta elle-même la tête de son amant en terre), et chez Mina, qui ne peut croire que les Français, que la littérature qu'elle a lue lui a dépeint de manière idéalisée par rapport à ses congénères allemands qui la fatiguent, soient aussi peu imaginatifs : cela l'oblige à inventer des scénarios rocambolesques, qui en font une cousine de Lamiel (en utilisant notamment la même stratégie de dissimulation par enlaidissement avec le vert de houx), pour tenter de vivre une passion à la hauteur de ses espérances (et non de ses millions).

- 11 Le livre, joint à l'auto-éducation (tous ces personnages lisent de manière si hétéroclite parce qu'ils sont pour partie les maîtres de leur éducation, même s'ils sont souvent entourés de pédagogues parfois fort opposés<sup>20</sup>), joue un rôle déterminant et apparemment semblable dans les destins que suivent les personnages féminins et masculins.

## Roman achevé, roman inachevable : séparation des destins romanesques

- 12 La fin des romans stendhaliens vient pourtant jouer les trouble-fête dans ce tableau où régnait jusqu'à présent l'égalité de traitement entre personnages féminins et personnages masculins.

- 13 À la fin du *Rouge et le Noir*, Julien, enfermé dans sa cellule à la prison de Besançon, récrimine contre toutes les tentatives d'issues cherchées par Fouqué et Mathilde :

« Laissez-moi ma vie idéale. Vos petites tracasseries, vos détails de la vie réelle, plus ou moins froissants pour moi me tireraient du ciel. [...] » [...] Il est bien singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi.

Il passait ces dernières journées à se promener sur l'étroite terrasse en haut du donjon, fumant d'excellents cigares que Mathilde avait envoyé chercher en Hollande par courrier, et sans se douter que son apparition était attendue chaque jour par tous les télescopes de la ville. Sa pensée était à Vergy<sup>21</sup>.

Jacques Rancière commente ainsi cet extrait : « Il faut bien saisir la puissance de subversion de cet innocent *far niente*. Le *far niente* n'est pas la paresse. Il est la jouissance de l'*otium*. L'*otium* est proprement le temps où l'on n'attend rien, ce temps précisément interdit au plébéien, que le souci de sortir de sa condition condamne à toujours attendre l'effet du hasard ou de l'intrigue. [...] Il n'est pas l'inoccupation, il est l'abolition de la hiérarchie des occupations. » Ce que « l'aventure de Julien Sorel » révèle, selon Rancière, c'est que « le bonheur du plébéien n'est pas de conquérir la société, il est de ne rien faire, d'annuler *hic et nunc* les barrières de la hiérarchie sociale et le tourment de les affronter, dans l'égalité de la pure sensation<sup>22</sup>. »

- 14 Ce qui s'affirme à la fin du *Rouge et le Noir*, c'est un délaissement du romanesque ouvert par les livres : si Julien apparaît encore, aux yeux du public, surtout féminin, comme une « cause romanesque<sup>23</sup> », ce à quoi il aspire, c'est le calme, l'absence de mise en scène, en un mot, le contraire de tout ce roman de l'ambition qui était le sien jusqu'à ce qu'il aille à Verrières tirer sur M<sup>me</sup> de Rênal. Les démarches utiles ou fantasques de Mathilde et Fouqué, tout cela n'inspire plus que fatigue à celui qui se remémore comme d'un paradis perdu les soirées de Vergy, celles où il était pourtant empli d'envie, d'ambition, et incapable de jouir des moments passés avec M<sup>me</sup> de Rênal sans vouloir en faire le cadre d'un nouvel exploit militaire post-napoléonien. Si Julien a commandé

d'abord quelques livres dans sa prison<sup>24</sup>, on ne l'y voit plus lire, car il ne veut justement plus d'histoire. Cet *otium* devient la preuve supérieure de ce que Julien est bien *parvenu* à ce à quoi les parvenus ne devraient pas accéder, à savoir ce *rien faire* aristocratique, anti-plébéien, qui se caractérise par une double négation : refus de l'ambition, absence de romanesque. Tous les autres personnages s'agitent autour d'un Julien qui peut désormais savourer ce qui hante les personnages à la situation déjà faite, les descendants de la noblesse d'ancien régime voués à ne pas savoir quelle place occuper dans quelle société, comme Octave, ou les fils de bourgeois installés, comme Lucien : le *rien faire*, l'absence de visée, la contemplation, que Fabrice prolongera plus tard dans sa prison de la tour Farnese.

- 15 Julien s'accomplit donc en délaissant apparemment la promesse d'ascension ouverte par les livres, en ne tentant plus de se donner un destin romanesque à la hauteur de ses lectures (il veut désormais mourir décemment et simplement, sans éclat<sup>25</sup>). Ce faisant, il accomplit, en acte (même si cet acte est un refus de toute action), l'égalité sociale. Lui, le parvenu, l'autodidacte, il a accompli la promesse d'égalité des livres qu'il lisait, même si cette égalité n'a qu'un temps, celui de sa vie : la mort va tôt l'en séparer, et le faste des cérémonies organisées par Mathilde lui faire rejoindre, *post-mortem*, un idéal livresque qui n'est plus le sien. C'est dans l'inaction que l'égalité se réalise pleinement, que le plébéien rejoint l'aristocrate.
- 16 Or, pour les personnages féminins stendhaliens comparables à Julien (c'est-à-dire les lectrices, puisque la lecture est à envisager comme ce qui met le personnage sur la voie de la demande d'égalité, d'émancipation et d'affranchissement), le dénouement n'est en rien le même. Il faudrait aller du côté de M<sup>me</sup> de Rênal, c'est-à-dire d'un personnage essentiellement défini comme non-lectrice, pour trouver un destin analogue à celui de Julien (pure jouissance de l'instant présent dans les derniers jours à la prison de Besançon ; mort discrète et sans éclat)<sup>26</sup>.
- 17 Pour les autres personnages féminins, il s'agit au contraire et jusqu'au bout de se conformer à un romanesque actif et, par là-même, d'incarner un anti-*otium* : les personnages féminins qui veulent se donner un destin doivent, jusqu'au bout, accomplir le destin écrit par les livres lus et agir énergiquement. On sait que cela prend chez Mathilde de La Mole la forme d'une réactivation du modèle historico-familial qu'est celui de Boniface de La Mole<sup>27</sup>. Quant à Lamiel, si l'on considère les ébauches laissées par Stendhal<sup>28</sup>, celle-ci devait périr dans l'incendie du Palais de Justice qu'elle a allumé pour venger son amant Valbayre. Elle ferait alors se rejoindre et les désirs nés des romans (savoir ce que c'est que cet amour dont lui parlent les livres), et sa passion tôt avouée pour les héros énergiques comme Mandrin et Cartouche :

Bientôt Lamiel ne pensa plus qu'à monsieur Mandrin, à monsieur Cartouche et aux autres héros que ces petits livres lui apprenaient à connaître. Leur fin, qui arrivait toujours en lieu élevé et en présence de nombreux spectateurs lui semblait noble ; le livre ne vantait-il pas leur courage et leur énergie<sup>29</sup> ?

Cette curiosité pour l'amour et cet amour des hors-la-loi fusionneront dans ce personnage de Valbayre que Stendhal projetait de mettre face à Lamiel : « Enfin, elle connaît *l'amour*. Elle prend la fuite, vit avec Valbayre et l'aide dans un crime après une discussion<sup>30</sup>. » Par son « caractère », audacieux et énergique, Valbayre, s'il ne connaît pas tout à fait la même fin « élevée » et « publique » que ses prédécesseurs livresques, s'en rapproche fort : « il revient à Paris, mange tout, assassine au hasard (comme Lacenaire), est condamné, se tue. » Lamiel invente pour le coup une réponse qu'elle n'a lue dans aucun livre, mais qui est à la hauteur de ce que ceux-ci n'ont cessé d'exalter :

« Réponse froide de Lamiel. Elle incendie le Palais de Justice pour venger Valbayre ; on trouve des ossements à demi-calcinés dans les débris de l'incendie, ce sont ceux de Lamiel<sup>31</sup>. »

- 18 Mina, comme Julien, Lamiel ou Mathilde, fait partie de ces quelques personnages stendhaliens d'emblée définis par leur amour des livres, autant que par leur caractère « romanesque<sup>32</sup> », propre à se figurer le monde à travers les romans, comme ceux, notamment, d'August Lafontaine, et à en conclure à une éthique à laquelle conformer sa vie, à savoir : ne pas faire un mariage d'argent, ne pas être épousée pour ses richesses. Les lectures sont bien « cause » romanesque, comme le rappelle le narrateur du *Rose et le Vert* : « Ce fut cette éducation singulière pour une jeune fille qui causa sans doute tous ses malheurs<sup>33</sup>. » Toute la conduite de Mina voudra contrer cette « horreur » qu'elle a d'un « amour né de l'argent », et partant tout le roman : c'est encore une fois le respect scrupuleux de ce qu'un texte fait naître comme sentiment chez un personnage (ne pas être traité en domestique pour Julien, d'après sa lecture de Rousseau, admirer Cartouche et Mandrin pour Lamiel, haïr la vénalité du mariage pour Mina) qui va déterminer la structure romanesque stendhalienne. Dans *Mina de Vanghel*, le scénario se complique à outrance, de déguisements en masques et duperies, pour tenter de se faire aimer d'Alfred Larçay sous les traits d'une humble servante. Si l'on retrouve dans l'extrait suivant certains traits qui en font la grande sœur de Mathilde, elle y affirme également sa singularité de façon explicite :

Mes aïeux, se disait-elle, quittaient leur magnifique château de Koenigsberg pour aller à la Terre sainte. Peu d'années après, ils revenaient seuls, au travers de mille périls, déguisés comme moi. Le courage qui les animait me jette moi au milieu des seuls dangers qui restent, en ce siècle puéril, plat et vulgaire, à la portée de mon sexe. Que je m'en tire avec honneur, et les âmes généreuses pourront s'étonner de ma folie, mais en secret me la pardonneront<sup>34</sup>.

On retrouve deux éléments bien connus et inséparables pour tous les héros stendhaliens : si ceux-ci regrettent d'abord d'être nés dans un temps où l'héroïsme est quasiment impossible, ils tentent de contrer cette fadeur en transposant pour leur époque l'héroïsme de leurs aïeux que les livres leur ont révélé. Mina y ajoute une dernière dimension, celle de la conscience de sa *différence*<sup>35</sup>. Cette différence, c'est la différence des sexes : il lui faut trouver une reformulation de l'héroïsme des vieux livres qui soit conforme à son temps, mais surtout « à la portée de [s]on sexe ».

- 19 Il me semble que c'est là une clé importante pour la compréhension du sort des personnages féminins dans le roman stendhalien : celles-ci se doivent de trouver une façon *différente* des personnages masculins, « à la portée de [leur] sexe », pour accomplir leur destinée. Or, la portée de leur sexe leur intime, à mesure qu'elles s'élèvent dans la société, de ne rien faire – loin des héros masculins qui peuvent prétendre à une forme de *far niente* qui les élèverait au-dessus de la destinée commune. Les héroïnes lectrices et énergiques vont donc tout faire pour prendre le contrepied de cette inactivité qui est la commune destinée féminine : Mina va s'adonner aux travaux d'aiguille, se faire la petite servante Aniken, Lamiel va épauler le brigand Valbayre, Mathilde courir partout à la recherche de tous les expédients susceptibles de sauver Julien, toutes vont *agir* parce que c'est la seule façon, « à la portée de [leur] sexe », d'échapper à leur destination sociale et sexuelle, qui les voudrait inactives et passives<sup>36</sup>. Ce n'est qu'à ce prix, celui de l'énergie, qu'elles pourront prouver l'égalité qu'on leur refuse, qu'elles pourront être comparées à ces hommes qui les méprisent, ainsi que le dira plus tard la Mina du *Rose et le Vert*, qui rêve autant d'égalité sociale que d'égalité

entre les sexes, lorsqu'elle explique à sa mère pourquoi elle ne pourrait épouser un noble allemand :

Les récits du général m'ont fait penser qu'à Paris, une jeune fille qui sait trois ou quatre langues et qui peut offrir autant de millions à son mari *n'est inférieure à personne*<sup>37</sup>.

Ce que la Mina du *Rose et le Vert* cherche en venant à Paris, c'est autant « l'idée charmante de la société française<sup>38</sup> » qu'elle s'est faite en lisant « les chefs d'œuvre de la langue française » et en particulier « les comédies de Marivaux<sup>39</sup> », que fuir l'idée de noblesse qui selon elle ravage les États et les consciences allemandes :

Je trouve impertinents les privilèges de la noblesse ; je quitte ma patrie où ces privilèges m'offensent et ce serait être encore sous leur empire que de profiter du changement de pays pour me donner les apparences de la noblesse. Nous arrivons demain dans une ville où un seul quartier, le faubourg Saint-Germain, songe au manque de naissance, hé bien, ne nous logeons pas dans ce quartier, j'espère bien être *l'égale de tout le monde*<sup>40</sup>.

- 20 « Être l'égale de tout le monde », voici l'idéal que cette nouvelle Mina Wanghen, sans plus de particule (contrairement à la première version de 1829-1832<sup>41</sup>), rend explicite (dans cette nouvelle forme que Stendhal donnera en 1837) : n'être pas inférieure, mais être égale. N'être pas aimée pour son argent, et dénigrée pour son absence de noblesse, mais être choisie pour soi-même. On entend presque en écho la plaidoirie de Julien, n'étaient les conséquences différentes (agir/ne pas agir) que cette réclamation d'égalité va avoir sur les destinées des personnages.
- 21 Or, comme l'écrit Philippe Berthier dans sa notice au *Rose et le Vert* : « Une sorte de malédiction semble décidément peser sur la protagoniste allemande de Stendhal, pour l'empêcher de se présenter au public. Mina de Vanghel, Tamira Wanghen, Mina Wanghen, trois noms pour une seule femme qui ne parvient pas à naître<sup>42</sup>. » Cette « malédiction » poursuivra Stendhal jusqu'à l'avant-veille de sa mort<sup>43</sup>, à l'instar de *Lamuel*, dont il reprend encore le projet « en 1842, le 9, le 10 et le 13 mars<sup>44</sup> », avant de s'effondrer le 22 mars. Il y a là un mystère, ou peut-être une aporie, que je me garderai bien de définitivement juger : tout se passe comme si, de la même manière que Stendhal, l'homme, le frère, a sans y parvenir tenté de donner à Pauline les conditions d'une égalité d'éducation, les héroïnes stendhaliennes montraient une voie impossible à poursuivre, à mettre littérairement en œuvre. Trop romanesques, elles ne savent dire leur haine du réel et leur amour de l'idéal que dans une débauche d'énergie et d'action trop romanesque peut-être pour pouvoir être conduite à son terme – et non dans le *rien faire* et la contemplation, comme le fait Julien. Il y a une forme d'excès dans ces figures féminines : excès d'énergie, excès de puissance romanesque, qui, si elle conduit à la fatigue (du romancier) et à l'inachèvement, se révèle aussi avec insistance, comme une possibilité, compliquée, inaboutie, mais qu'on ne saurait balayer d'un revers de manche<sup>45</sup>. Ce qui insiste là, c'est la possibilité de la différence dans l'égalité. Les personnages stendhaliens, mus par les livres qu'ils ont ouverts au début de leur parcours, n'ont de cesse de penser leur siècle pour s'en abstraire, et de nous inviter à penser l'égalité – autant entre les classes sociales qu'entre les sexes : quand l'œuvre stendhalienne pense l'égalité, c'est sous le sceau d'une universalité qui n'abstrait pas la différence.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Andrieu, Jacqueline, « De Mina de Vanghel à Lamiel ou Héroïsme, amour et vraisemblance », *Stendhal Club*, n° 76, 1976-1977, p. 321-331.
- Berthier, Philippe, *Lamiel ou la boîte de Pandore*, Paris, PUF, « Le texte rêve », 1994.
- Garnier, Lucy, « “On ne naît pas femme, on le devient” : les Lettres à Pauline et la condition féminine », in *Lire la correspondance de Stendhal*, dir. Martine Reid, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 11-25.
- Garnier, Lucy, « Stendhal's *Mina de Vanghel* and the question of feminism », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 34, n°s 3-4, 2006, p. 252-261.
- Gormley, Lane, « “Mon roman est fini” : fabricateurs de romans et fiction intratextuelle dans *Le Rouge et le Noir* », *Stendhal Club*, n° 21, 1978/1979, p. 129-138.
- Jaccard, Annie-Claire, « Julien Sorel : la Mort et le temps du bonheur », *Europe*, n°s 519-520, 1972, p. 113-127.
- Jefferson, Ann, « Varieties of Female Agency in Stendhal », in *From Goethe to Gide : Feminism, Aesthetics and the French and German Literary Canon 1770-1936*, dir. Mary Orr et Lesley Sharpe, Exeter, University of Exeter Press, 2005, p. 65-79.
- Lukacher, Maryline, « Lamiel, lectrice de Stendhal », *L'Année stendhalienne*, n° 4, 2005, p. 179-192.
- Malraux, Clara, « Les Grandes Sœurs de Mathilde de La Mole », *Confluences*, n° 30, 1944, p. 262-264.
- Parmentier, Marie, « *Le Rouge et le Noir*, un “roman pour femmes de chambre” ? », *L'Année stendhalienne*, n° 4, 2005, p. 205-230.
- Parmentier, Marie, « “Romans pour femmes de chambre” et légitimation du romancier (1815-1840) », in *Le Genre et ses qualificatifs*, dir. H. Scepti, *La Licorne*, n° 105, 2013, p. 309-320.
- Rancière, Jacques, « Le ciel du plébien », in *Aisthesis. Scènes du régime esthétique de l'art*, Paris, Galilée, coll. « La Philosophie en effet », 2011, p. 61-77.
- Scott, Maria, « Stendhal's Heroines: Escaping History through History », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 37, n°s 3-4, 2009, p. 260-272.
- Scott, Maria, *Stendhal, la liberté, et les héroïnes mal aimées*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- Sennefelder, Anna Karina, « *Otium*, mémoire du lieu et écriture de soi. Le cas *Henry Brulard* », *Recherches & Travaux* [En ligne], n° 88, 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/809> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.809>.

## NOTES

1. Voir *Lamiel*, éd. Anne-Marie Meininger, Paris, Gallimard, « Folio », 1983, chap. III, p. 67-68 (pour les lectures achetées chez l'épicier), chap. IV, p. 73 sq. (lecture de *La Quotidienne*), chap. V, p. 85 (*Gazette des tribunaux*), chap. XIII, p. 175 sq. pour sa passion du théâtre.
2. Voir *Le Rouge et le Noir*, ORC, t. I, I, v, p. 366.

3. *Ibid.*, II, x, p. 623.

4. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* [1761], Paris, Flammarion, « Garnier-Flammarion », 1967, p. 4.

5. Cette singularité politique s'observe dès la réflexion sur l'éducation des filles que Stendhal initie dans sa correspondance avec sa sœur Pauline, à laquelle il ne cesse de prodiguer des conseils de lecture. Tout ce que Beyle lit, Pauline devrait le lire, pourrait le lire ; il n'y a rien qu'il lui dérober, rien qu'elle ne devrait savoir, dès la première lettre : « Une des choses qui a le plus contribué à me donner du [talent] et de l'[esprit], ce sont les lectures multipliées ; je désirerais que tu pris [sic] la même voie, car je suis convaincu qu'elle est la seule bonne. Tes lectures, si elles sont choisies, t'intéresseront bientôt jusqu'à l'adoration et elles t'introduiront à la vraie philosophie, source inépuisable de jouissances suprêmes, c'est elle qui nous donne la force de l'âme et la capacité nécessaire pour sentir et adorer le génie. » (*Correspondance*, lettre 1, du 9 mars 1800, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 1-2). Ce que Stendhal voudrait offrir à Pauline, ce n'est pas seulement une éducation minimale, mais ce sont les conditions requises pour être un être accompli, singulier, quel qu'en soit le sexe : « tu te formeras le goût sûr, chose très rare chez les hommes et encore plus chez les femmes » (lettre 41, avril 1803, p. 67). Sur les lettres à Pauline, voir Lucy Garnier, « "On ne naît pas femme, on le devient" : les lettres à Pauline et la condition féminine », in Martine Reid (dir.), *Lire la correspondance de Stendhal*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 11-25. Sur le rapport des héroïnes stendhaliennes et plus généralement des femmes à la lecture, voir notamment : Ann Jefferson, « Varieties of Female Agency in Stendhal », in Mary Orr et Lesley Sharpe (dir.), *From Goethe to Gide: Feminism, Aesthetics and the French and German Literary Canon (1770-1936)*, Exeter, University of Exeter Press, 2005, p. 65-79 ; Maryline Lukacher, « Lamiel, lectrice de Stendhal », *L'Année stendhalienne*, n° 4, 2005, p. 179-192 ; Marie Parmentier, « *Le Rouge et le Noir*, un "roman pour femmes de chambre" ? », *L'Année stendhalienne*, n° 4, 2005, p. 205-230 ; « "Romans pour femmes de chambre" et légitimation du romancier (1815-1840) », in H. Scepti (dir.), *Le Genre et ses qualificatifs, La Licorne*, n° 105, 2013, p. 309-320 ; ou encore Marie Scott, « Stendhal's Heroines: Escaping History through History », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 37, n°s 3-4, 2009, p. 260-272.

6. Dans *Le Compagnon du Tour de France*, André ou Consuelo, pour ne prendre que quelques exemples.

7. La bibliographie concernant le « féminisme » de Stendhal s'est fort développée depuis l'ouvrage pionnier et à présent un peu daté de Richard Bolster, *Stendhal, Balzac et le féminisme romantique*, Paris, Minard, 1970. On lira avec profit le dossier « Stendhal et les femmes », *L'Année stendhalienne*, n° 8, 2009 ; les ouvrages majeurs de Shoshana Felman, *La « Folie » dans l'œuvre romanesque de Stendhal*, Paris, José Corti, 1971, de Naomi Schor, *Breaking the Chain: Women, Theory, and French Realist Fiction*, New York, Columbia University Press, 1975, et de Maria Scott, *Stendhal, la liberté, et les héroïnes mal aimées*, Paris, Classiques Garnier, 2014 ; et enfin les articles de Lisa Algazi (« Stendhal féministe ? », *L'Année stendhalienne*, n° 4, 2004, p. 29-40) ou Ellen Constans (« Au nom du bonheur : le féminisme de Stendhal », *Europe*, n° 652-653, 1983, p. 62-74).

8. Jacques Rancière, « Le ciel du plébéien », *Aisthesis. Scènes du régime esthétique de l'art*, Paris, Galilée, « La Philosophie en effet », 2011, p. 75-76.

9. Il s'agit d'une patricienne, de haut et ancien lignage parisien – Mathilde – et de quelques jeunes filles de bonne famille issues de la grande bourgeoisie financière allemande, qu'elle soit protestante ou juive, dans *Mina de Vanghel*, *Tamira Wanghen* et *Le Rose et le vert*. Sur Mina, voir l'article de Jacqueline Andrieu, « De Mina de Vanghel à Lamiel ou Héroïsme, amour et vraisemblance », *Stendhal Club*, n° 76, 1976-1977, p. 321-331 ainsi que celui de Lucy Garnier, « Stendhal's *Mina de Vanghel* and the question of feminism », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 34, n°s 3-4, 2006, p. 252-261.

10. Ce sont ici des personnages au seuil de leur entrée dans le monde ; des personnages comme M<sup>me</sup> de Rênal ou M<sup>me</sup> de Chasteller, mariées, ne sont pas concernées par cette réflexion sur la

puissance des rêves nés des lectures, et elles incarnent un autre rêve : celui d'un amour qui est d'autant plus « de cœur » qu'il n'imité aucun modèle.

11. Je me permets, pour plus de détails, de renvoyer à mon ouvrage *Lectrices romanesques*, Paris, Classiques Garnier, « Masculin/féminin dans l'Europe moderne », 2014, p. 51 sq.

12. *Le Rouge et le Noir*, I, v, p. 367.

13. Voir *Lamiel*, chap. III, p. 68.

14. La première véritable apparition de Mathilde à Julien a lieu au chapitre III de la deuxième partie, dans ce lieu qu'ils vont hanter désormais, la bibliothèque : « Julien lui trouva en papillotes l'air dur, hautain et presque masculin. M<sup>lle</sup> de La Mole avait le secret de voler des livres dans la bibliothèque de son père, sans qu'il y parût. » (*Le Rouge et le Noir*, p. 572) ; quant à Mina, « [celle-ci] ne connaissait les cours que par les romans de son compatriote Auguste Lafontaine » (*Mina de Vanghel*, ORC, t. I, p. 298). Sa sœur jumelle, dans *Le Rose et le Vert*, « était folle de la France et ne songeait pas au général. Le lendemain, elle envoya prendre chez le grand libraire Denner la collection des chefs d'œuvre de la littérature française en deux cents volumes. » (*Le Rose et le Vert*, ORC, t. II, p. 1034).

15. *Le Rouge et le Noir*, II, XIV, p. 645 : « Ah ! dans les temps héroïques de la France, au siècle de Boniface de La Mole, Julien eût été le chef d'escadron... » et chap. XXXVIII, p. 766 : « Boniface de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus héroïque. »

16. *Lamiel*, chap. VIII, p. 118, chap. X, p. 148 et chap. XI.

17. *Mina de Vanghel*, p. 329.

18. *Le Rouge et le Noir*, p. 647.

19. Voir aussi sur ce point l'article de Lane Gormley, « “Mon roman est fini” : Fabricateurs de romans et fiction intratextuelle dans *Le Rouge et le Noir* », *Stendhal Club*, n° 21, 1978/1979, p. 129-138.

20. Julien est à la fois l'élève de l'abbé Chélan et du vieux chirurgien-major, avant de recevoir les enseignements de M<sup>me</sup> de Rênal, de l'abbé Pirard puis de M. de La Mole ; Mathilde semble diriger seule son éducation chevaleresque en allant voler dans la bibliothèque paternelle ; Lamiel échappe tôt aux insupportables leçons de l'oncle Hautemare pour découvrir seule le plaisir de la lecture, puis se donner différents maîtres, dont aucun ne dominera son esprit, le doux abbé Clément, le Docteur Sansfin ou le jeune Miossens ; Mina a lu tous les livres de la bibliothèque de son père, et se donne pour précepteur à Paris un M. Hiéky qui n'a de cesse de s'étonner de son intelligence hors norme (*Le Rose et le Vert*, p. 1073-1074) ; l'ignorante et naïve Valentine est éduquée par Féder.

21. *Le Rouge et le Noir*, p. 775.

22. Jacques Rancière, « Le ciel du plébéien », art. cité, respectivement p. 68 et p. 75-76. Sur ce même épisode, lire également Annie-Claire Jaccard, « Julien Sorel : la mort et le temps du bonheur », *Europe*, n°s 519-520, 1972, p. 113-127. Quant à la question de l'*otium*, de ses origines en littérature jusqu'à l'usage qu'en fait Stendhal au début du *Brulard*, lire Anna Karina Sennefelder, « *Otium*, mémoire du lieu et écriture de soi. Le cas *Henry Brulard* », *Recherches & Travaux* [En ligne], n° 88, 2016, mis en ligne le 1<sup>er</sup> janvier 2017, consulté le 29 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/809>.

23. *Le Rouge et le Noir*, p. 778.

24. Les livres n'apparaissent plus comme les instruments de l'ambition, mais comme l'un des apanages de l'homme oisif : « Je puis vivre encore cinq ou six semaines plus ou moins [...]. D'ailleurs, la vie m'est agréable ; ce séjour est tranquille, je n'y ai point d'ennuyeux, ajouta-t-il en riant, et il se mit à faire la note des livres qu'il voulait faire venir de Paris. » (*Le Rouge et le Noir*, II, xxxvi, p. 760).

25. Cet article reprend une communication prononcée lors du colloque « Stendhal et le livre » (4 et 5 juin 2021), dont les actes ont été publiés dans la *Revue Stendhal*, n° 3, 2022. La riche discussion

qui a eu lieu pendant le colloque me conduit à nuancer mon propos : le roman qui est ici délaissé et refermé, c'est le roman de l'ambition, ouvert par les lectures et l'imitation napoléoniennes, tandis que Julien en poursuit et accomplit un autre : le roman sentimental noué avec M<sup>me</sup> de Rênal.

26. « À Paris, la position de Julien envers M<sup>me</sup> de Rênal eût été bien vite simplifiée, mais à Paris, l'amour est fils des romans » (I, VII, p. 383). « Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. » (p. 388). M<sup>me</sup> de Chasteller la rejoint dans cette « ignorance », elle qui « n'avait pas même l'expérience des livres, on lui avait peint tous les romans au Sacré-Cœur comme des livres obscènes. Depuis son mariage, elle ne lisait presque pas de romans, il ne fallait pas connaître ce genre de livres quand on était admis à la conversation d'une auguste princesse ; d'ailleurs les romans lui semblaient grossiers. » (*Lucien Leuwen*, Lausanne, La Guilde du livre, 1955, p. 216). On se rappelle le dernier paragraphe du *Rouge et le Noir* : « M<sup>me</sup> de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais, trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants. » (II, XLV, p. 805).

27. Voir le moment où l'académicien décrit la passion de Mathilde pour l'histoire familiale : « Ce qui l'a frappée dans cette catastrophe politique, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle située au pied de la colline de Montmartre » (II, X, p. 621). La fin du roman y sera fidèle : « Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. » (p. 805).

28. Pour Philippe Berthier : « L'édition de ce matériel [les notes de travail de Stendhal], à la fois précieux et embarrassant, pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Tout le monde néanmoins semble d'accord aujourd'hui pour estimer qu'il ne s'agit pas d'un hors texte mais que ces marges de *Lamuel* en font partie intégrante. » (*Lamuel ou la boîte de Pandore*, Paris, PUF, « Le texte rêve », 1994, p. 9).

29. *Lamuel*, chap. III, p. 68.

30. *Ibid.*, f° 5 du 25 septembre 1839, p. 241.

31. *Ibid.*, f° 9 du 25 septembre 1839, p. 242.

32. « Le caractère romanesque et sombre qui quelquefois brillait dans ses regards » (*La Vie et la mort de Mina de Vanghel*, p. 297). Un peu plus loin, sa mère apparaît « effrayée des idées romanesques de sa fille » (p. 298). Dans *Le Rose et le Vert*, l'abbé décrit ainsi Mina à Léon : « Très romanesque, romanesque à l'allemande, c'est-à-dire au suprême degré, négligeant tout à fait la réalité pour courir après des chimères de perfection » (*Le Rose et le Vert*, p. 1098).

33. *Le Rose et le Vert*, p. 1042-1043. Voir aussi : « Mina ne connaissait les cours que par les romans de son compatriote Auguste Lafontaine. Ces tableaux de l'Albane présentent souvent les amours d'une riche héritière que le hasard expose aux séductions d'un jeune colonel, aide de camp du roi, mauvaise tête et bon cœur. Cet amour né de l'argent faisait horreur à Mina. / “Quoi de plus vulgaire et de plus plat, disait-elle à sa mère, que la vie d'un tel couple un an après le mariage, lorsque le mari grâce à son mariage est devenu général major et la femme dame d'honneur de la princesse héréditaire. Que devient leur bonheur s'ils éprouvent une banqueroute ?” / Le grand-duc de C\*\*\*, qui ne songeait pas aux obstacles que lui préparaient les romans d'Auguste Lafontaine, voulut fixer à sa cour l'immense fortune de Mina. » (*Mina de Vanghel*, p. 298).

34. *Mina de Vanghel*, p. 307. C'est aussi le titre d'un article de Clara Malraux que nous reprenons ici : « Les Grandes Sœurs de Mathilde de La Mole », *Confluences*, n° 30, 1944, p. 262-264.

35. Cette différence avait déjà été pointée quelques pages plus haut par son amie intime M<sup>me</sup> de Cély : « Mina était *différente*, mais non pas singulière » (*Mina de Vanghel*, p. 302, c'est Stendhal qui souligne).

36. On se souvient à quel point les mouvements de gazelle de Lamiel sont entravés chez la duchesse de Miossens, au point qu'elle y perd la santé.
37. *Le Rose et le vert*, p. 1035.
38. *Ibid.*, p. 1036.
39. *Ibid.*
40. *Ibid.*, p. 1036-1037. On retrouve la même expression, reprise littéralement, dans le second manuscrit, p. 1059.
41. Voir Philippe Berthier, « Notice de *Mina de Vanghel* », in OCR, t. I, p. 938 et p. 942-943.
42. Philippe Berthier, « Notice de *Le Rose et le vert* », in OCR, t. II, p. 1421.
43. Philippe Berthier, « Notice de *Tamira Wanghen* », in OCR, t. II, p. 1418 : « Mina (brièvement masquée en Tamira), ou l'éternel retour... Qui se manifestera une fois encore – la quatrième – quelques jours avant la mort de Stendhal, puisque le 15 mars 1842 ce dernier prévoit de publier dans la *Revue des Deux Mondes* une nouvelle intitulée *M<sup>lle</sup> de Vanghen la Juive* dont le 21, veille de l'accident mortel, il crayonne un plan. »
44. Anne-Marie Meininger, « Préface », *Lamiel*, p. 19.
45. Serge Linkès, lors de la discussion du colloque, a envisagé cette hypothèse pleine de promesses : les héroïnes stendhaliennes ne seraient-elles pas plus « révolutionnaires » que leurs homologues masculins ? Pourtant, comme l'a rappelé Christophe Calame, Simone de Beauvoir, dans le *Deuxième Sexe*, reproche à Stendhal, malgré tout son féminisme et ses héroïnes qui sont des sujets aussi autonomes que ses héros, de ne permettre finalement à ces premières de ne s'émanciper que dans la passion (Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* [1949], t. I, Paris, Gallimard, « Folio », 1976 : « Stendhal ou le romanesque du vrai », p. 375-389). La passion est peut-être davantage un moyen, ou à tout le moins la seule forme pragmatiquement possible, d'échapper pour les femmes à l'assignation sociale à l'inaction et au cantonnement à l'espace privé. Surtout, cette passion est également partagée par les personnages masculins et féminins chez Stendhal, comme la seule forme d'accomplissement possible.

## RÉSUMÉS

Dans les romans stendhaliens, les personnages lisent sans distinction de genre (littéraire) ni de genre (*gender*). Cette égalité que représente et expérimente le roman se trouve toutefois contrecarrée à la fin des romans stendhaliens (*Le Rouge et le Noir*, *Mina de Vanghen*, *Lamiel* et *Le Rose et le vert*) où les destins des personnages féminins et masculins divergent de nouveau. C'est cette pensée de l'égalité et de la différence chez Stendhal qui est au cœur de ce texte.

Inside Stendhal's novels, both feminine and masculine characters are readers, without any distinction concerning neither the literary genre nor the gender. Nevertheless is this equality (that the novel represents and experiments) questioned at the end of *Le Rouge et le Noir*, *Mina de Vanghen*, *Lamiel* and *Le Rose et le vert*. At that point of conclusion, the destinies of masculine and feminine characters diverge. The aim of this paper is to focus on the Stendhal's thought of equality and difference.

## INDEX

**Keywords** : reader characters, literary genre, gender theory, equality, outcome

**Mots-clés** : personnages lecteur et lectrice, genres, pensée du genre et de la différence des sexes, égalité, dénouement

## AUTEUR

### MARIE BAUDRY

Marie Baudry est maîtresse de conférences en littérature comparée à l'Université de Lorraine. Elle a notamment publié *Lectrices romanesques* chez Classiques Garnier (2014), une édition critique de *Mauprat* de Georges Sand au Livre de Poche (2021), et des articles consacrés aux œuvres de Joseph Conrad et de Balzac, ainsi que des traductions de la théorie féministe américaine (N. Schor et M. Cohen).